

I

De lui, il me reste seulement le stylo. Je l'ai pris un jour dans le sac de ma mère où elle le gardait avec d'autres souvenirs de mon père. Un stylo comme l'on n'en fait plus, et qu'il fallait remplir avec de l'encre. Je m'en suis servie pendant toute ma scolarité. Il m'a « lâchée » avant que je puisse me décider à l'abandonner. Je le possède toujours, rafistolé avec du scotch, il est devant mes yeux sur ma table de travail et il me contraint à écrire, écrire.

Mes nombreux livres ont peut-être été des voies de traverse obligées pour parvenir à raconter « ça ».

II

Le 16 juillet 1942, mon père savait qu'il allait être « ramassé ». Le bruit en avait couru, une grande rafle se préparait pour ce jour-là. Rabbin d'une petite synagogue de la rue Duc dans le XVIII^e arrondissement, il était parti très tôt de la maison amener le plus de Juifs possible et les engager à se planquer au plus vite.

Puis il était rentré et attendait : s'il s'était lui-même caché, il le redoutait, sa femme et ses six enfants en bas âge (trois filles et trois garçons de deux à douze ans) auraient été pris à sa place.

Il attendait et priait Dieu qu'on vienne le prendre pourvu que sa femme et ses enfants soient sauvés. Dans un coin de la pièce (la chambre de mon père, la plus grande et la plus

belle de l'appartement, lambrissée et tapissée, la mieux meublée, mystérieuse et revêtue d'un caractère sacré car mon père y accomplissait des cérémonies religieuses diverses, mariages, divorces, circoncisions), j'observais ses moindres gestes, fascinée. Le souvenir du sacrifice d'Isaac (dont une reproduction dans une bible illustrée où j'avais appris à lire très jeune l'hébreu m'avait souvent inquiétée) effleura mon esprit.

Quatre heures de l'après-midi. L'on frappe. Ma mère ouvre. Un flic, sourire gêné, interroge :

« Monsieur le rabbin Bereck Kofman ? »

— Il n'est pas là, dit ma mère. Il est à la synagogue. »

Le flic n'insiste pas. Il s'apprête à repartir. Mon père sort alors d'une chambre où il s'était allongé et dit :

« Si, je suis là. Prenez-moi ! »

— Ce n'est pas possible, j'ai un bébé dans les bras qui n'a pas encore deux ans ! » dit ma mère, lui montrant mon frère Isaac. Puis elle ajoute :

« J'attends un autre enfant ! »

Et elle tend son ventre en avant.

Ma mère ment ! Mon frère venait d'avoir deux ans le 14 juillet. Et elle n'était pas enceinte, que je sache ! Je ne pouvais, sur ce point, être aussi affirmative que sur le premier, mais je me sentais très mal à l'aise. Je ne savais pas encore ce qu'était un « mensonge pieux » (l'on ne prenait pas à cette date les pères dont les enfants avaient moins de deux ans, et si le flic avait été crédule, mon père aurait pu être sauvé) et je ne comprenais pas très bien ce qui se passait : que ma mère puisse mentir m'emplissait de honte et je me disais, inquiète et tourmentée, qu'après tout, j'allais peut-être avoir encore un petit frère !

Le flic, lui, paraît embarrassé. Il ne veut prendre sur lui aucune responsabilité, et demande à ma mère d'accompagner mon père au poste de police pour s'expliquer.

Ils partent.

Nous nous retrouvons tous les six dans la rue, serrés les uns contre les autres, sanglotant très fort et hurlant.

En lisant la première fois dans une tragédie grecque les lamentations bien connues